

nais, voilà ce qu'il ne faut pas se lasser de répéter, voilà pourquoi j'ai écrit ce livre.

■ Pourquoi certains peuples sont-ils niés par l'histoire?

- Il y a la responsabilité de l'occident. Mais ça ne suffit pas. Ce serait trop simpliste de s'en tenir à la seule responsabilité de l'occident. Il y a aussi les responsabilités locales, politiques, sociales, la corruption, les détournements de fonds publics, les blocages culturels. Est-ce que nous «pillons» le Tiers Monde? C'est ce que disent les antimondialistes. Mais je montre que ce n'est pas si simple et qu'on pourrait aussi bien retourner complètement l'argument: autrefois l'occident pillait les pays les plus pauvres, aujourd'hui il les abandonne, il y déverse ses déchets et ses surplus.

■ Le XXI<sup>ème</sup> siècle s'annonce-t-il comme celui de l'absurde dans ce monde qui a perdu ses repères et qui nous échappe?

- Oui, la planète est de plus en plus désorbitée, les conflits de plus en plus incompréhensibles. Et puis il y a ces peuples entiers qui sont désespérés et, pour se rappeler au bon souvenir de l'histoire universelle, semblent n'avoir pas d'autre solution que de se livrer à une sorte de suicide collectif, de se sacrifier. Situation nouvelle. Vieilles prophéties juéo-chrétiennes, sur l'apocalypse ou le triomphe du mal radical.

■ Vous faites œuvre de grand reporter autant que

de philosophe, d'écrivain ou de cinéaste, depuis votre premier engagement il y a plus de trente ans au Bangladesh. Est-il essentiel pour vous de témoigner de la banalité de l'horreur au quotidien?

- Je ne sais pas. J'ai juste l'impression que ça fait partie de mon boulot. On ne peut pas se contenter de pétitionner depuis le café de Flore ou les colonnes des journaux. Il y a des moments où il faut y aller, payer de sa personne, se rendre sur le terrain. J'ai toujours cru cela. Avec peut-être, aujourd'hui, une proximité nouvelle avec des gens comme Albert Londres, Kessel, Bodard, ces journalistes narratifs, ces chroniqueurs de l'horreur, ces récitateurs de génie qui parcouraient le monde en racontant sa part noire. Mais mon maître en la matière est, d'abord, Michel Foucault. C'est le penseur qui est allé le plus loin dans cet effort pour se mettre à l'écoute de l'actualité, de l'imminence de l'événement, de la «grande colère des choses».

■ N'avez-vous tout de même pas l'impression de prêcher dans le désert?

- Peut-être. Ce que je tente de faire, pour l'instant, c'est d'échapper à cette terrible logique de l'immédiateté médiatique qui fait qu'on a l'œil braqué sur un événement, puis sur un autre, en oubliant le premier. L'idée de ce livre, c'était de se rendre là où on va peu, où il y a peu de récits et où des car-

nages épouvantables se déroulent loin des projecteurs, sans lumière. D'autres feront d'autres voyages. Il y a, en France, une tradition du grand reportage que des tas de gens perpétuent avec éclat. Le tout est que nous soyons le plus nombreux possible à combler ce fossé entre le nord et le sud, à relayer les voix presque mortes qui viennent des trous noirs.

■ Où vous conduit cette croisade solitaire, permanente. Etes-vous blessé par les critiques, la bêtise, mère de la tragédie?

- Pas si solitaire, je viens de vous le dire. A part ça, ce qui me blesse vraiment, et que ce livre dit, c'est l'égoïsme des nantis, l'indifférence de l'occident, la lâcheté, l'abandon. C'est comme au temps de la guerre de Bosnie. A chaque retour de Sarajevo, en rentrant dans cette France repue et ignorante, celle de Mitterrand et Balladur, j'étais accablé. Et aujourd'hui, quand on sait qu'il suffirait d'instaurer une taxe du genre de la taxe Tobin pour nourrir la totalité des affamés du monde, comment ne pas se dire que c'est trop injuste, trop absurde. Elle est là, la bêtise.

Propos recueillis par  
Jean-Pierre Bouteiller

(\*) «*Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire*», précédé de «*Les Damnés de la guerre*», chez Grasset, 408 pages, novembre 2001, 118F (17,99 euros)